

ÉLISA MERCŒUR

Elisa Mercœur était une enfant naturelle. Son père, un avoué, s'appelait Barré ; sa mère était une demoiselle Auman. Quant à Elisa, son nom lui vint de ce qu'elle naquit à Nantes, le 21 juin 1809, rue Mercœur.

Dès sa plus tendre enfance, Elisa fit montre d'une intelligence peu commune. A douze ans, elle enseignait l'anglais. Elle était d'ailleurs très instruite. Outre l'anglais, elle savait encore le latin, quelque peu de grec, d'italien et même d'arabe. Elle avait à peine seize ans lorsqu'elle publia ses premiers vers. Et tout de suite le succès lui était venu. En 1826, l'*Académie provinciale*, de Lyon, la nomme membre correspondante ; la *Société Académique de la Loire-Inférieure* fait de même en 1827 et édite à ses frais son premier volume de vers. Puis, c'est la *Société Polymathique du Morbihan* qui lui ouvre ses portes, et la duchesse de Berri qui lui envoie cent francs, et le ministre des Beaux-Arts qui lui alloue une pension annuelle de trois cents francs...

Déjà Lamartine disait à son propos : « Je ne croyais pas au talent des femmes ; cependant, le recueil de Mme Tastu m'avait ébranlé... Cette fois, je me rends et je prévois que cette petite fille nous effacera tous tant que nous sommes. »

Elle avait dédié son livre à l'auteur des *Martyrs* : « Femme, jeune et Bretonne, lui écrivait-elle en lui envoyant un exemplaire du volume, j'ai cru que ces trois titres auraient peut-être quelques droits à la bienveillance de l'illustre écrivain que la Bretagne a vu naître... » Et Chateaubriand de lui répondre :

« Si la célébrité, Mademoiselle, est quelque chose de désirable, on peut la promettre sans crainte de se tromper à l'auteur de ces vers charmants :

Mais il est des moments où la harpe repose

Où l'inspiration sommeille au fond du cœur... »

On devine l'enivrement de la jeune fille au reçu de ces encouragements et de ces louanges.

Et voilà qu'un beau jour, sa mère et elle laissèrent Nantes pour la ville lumière. — A Paris, elles connurent toutes les déceptions, et elles vécurent d'un régime de mendicité. Tout d'abord, Elisa avait eu la chance de trouver un protecteur en M. de Martignac, le premier ministre d'alors. — Il avait porté sa pension à douze cents francs. Malheureusement, lorsqu'il tomba du pouvoir, la pension de la « Muse Armorleaine » fut réduite d'un tiers. Huit cents francs pour faire vivre deux femmes !... Dans un moment d'absolue détresse, Elisa écrivit à M. Guizot : « Sauvez-moi, sauvez-moi pour ma mère ». — M. Guizot n'est pas riche, mais il vint cependant au secours de la pauvre fille.

Pour échapper à la misère, Elisa travaillait avec acharnement : « Je travaille à force », disait-elle, elle-même... Elle achevait une tragédie, en ébauchait une autre, et elle avait des romans plein la tête... sans parler des poésies qu'elle donnait aux journaux de modes de l'époque. Il faudrait bien que la mauvaise fortune capitule, enfin. Elle ne capitula pas. La tragédie d'Elisa Mercœur, lue au Théâtre-Français, le 3 mai 1831, acceptée

par le comité, sera refusée par le baron Taylor, administrateur de la Comédie, — et la tendre muse, désabusée et épuisée, se laissera aller à la maladie. Mme Récamier vient à son aide, le roi et la reine lui envoient deux fois des secours, M. Guizot lui donne cinq cents francs, mais Elisa porte dans l'âme cette navrance romantique qui ne pardonne pas. Sa belle énergie des premiers jours s'est envolée, elle voit venir la mort avec un sourire, elle consent à une fin prématurée sur laquelle elle sait que le public s'apitoiera et sur laquelle elle s'apitoie elle-même. A quelqu'un qui voulait s'employer pour faire jouer sa tragédie à la Porte Saint-Martin et qui lui disait, dans l'espoir de lui faire reprendre goût à la vie : « Songez au bonheur d'être couronnée », elle répondait : « Le Tasse ne le fut qu'après sa mort, si j'ai même destinée et que maman me survive, elle m'apportera la couronne. »

Sa mort, survenue le 7 janvier 1835, fut le signal d'un deuil général. Mélanie Waldor prit l'initiative d'un monument, et Mme Desbordes-Valmore ouvrit, à Lyon, pour l'impression des œuvres de la jeune morte, une souscription qui fut rapidement couverte. Chateaubriand accompagna sa malheureuse compatriote jusqu'au cimetière avec Ballanche et Mme Récamier.

Musset écrivit sur sa tombe :

« *Je ne pleure pas, j'envie ton sort.* »

Les vers d'Elisa Mercœur manquent de vraie personnalité, mais ils sont d'une inspiration aisée et souvent élevée.

BIBLIOGRAPHIE : *Recueil de Poésies*, Nantes, 1827. — *Œuvres Complètes*, Paris, 1843, trois volumes, in-8°. Cette édition contient la tragédie d'Elisa : *Boabdil, roi de Grenade*, 5 actes en vers, d'après le *Gonzalve* de Florian.

CONSULTER : *Mémoires et notice sur la vie d'Elisa Mercœur*, par sa mère, en tête des *Œuvres Complètes*, Paris, 1843. — H. LUCAS : *Portraits et souvenirs littéraires*, Paris, 1890. — JULES CLARETIE : *Elisa Mercœur*, etc., Paris, 1864. — GEORGES VIAU et DOMINIQUE CAILLÉ : *Elisa Mercœur*, Paris, 1889. — LEVOT : *Biographie bretonne*. — CTE DE SAINT-JEAN (Mme A. Riou) *Femmes poètes bretonnes*, Nantes, 1892. — ALPHONSE SÈCHÉ, *Les Poètes-Misère*, Paris, 1908. Louis Michaud, éditeur.

LE SUBLIME

ODE

Toi qui, t'enveloppant des ombres de la Terre,
 N'as suivi qu'un sentier frayé par le vulgaire,
 Le temps jamais pour toi s'arrête-t-il d'un pas ?
 LaisSES-tu dans le monde une immortelle trace ?
 Non ! Ta légère empreinte... une haleine l'efface.
 Et rien ne reste où tu passas.